

## HYMNE AU CREATEUR

AIR : *Credo du paysan*

Du noir chaos, le Dieu de la nature  
A fait briller l'éclat de sa splendeur,  
Et l'univers vit enfin sa parure  
Sortir des mains de sa noble grandeur.  
Les anges, nés sur l'auguste colline,  
Remplis d'ardeur pour un Dieu si puissant,  
Chantaient là-haut sur la harpe divine  
Les doux refrains de leur amour naissant :

REFRAIN

O Créateur, Tu nous donnas l'aurore  
Des feux brillants de ton sublime Esprit ;  
Au saint des saints notre troupe l'adore ;  
Reçois les chants que l'amour nous prescrit.

Tes cieux bientôt dévoilent les merveilles  
Qui sommeillaient dans la nuit du chaos :  
L'astre du jour, les étoiles vermeilles  
Brisent enfin leur antique repos.  
Au firmament, leur marche radieuse  
Préside aux temps, aux siècles puis au jour ;  
Charmant l'éther, leur voix harmonieuse  
Lance ces chants vers le divin séjour :

REFRAIN

O Créateur, Tu nous donnas l'aurore  
Des feux brillants de ton sublime Esprit ;  
Dans l'infini, notre troupe l'adore ;  
Reçois les chants que l'amour nous prescrit.

De Jehovah célébrons la puissance,  
Lui qui forma notre humble humanité,  
Qui fit notre âme à sa divine essence  
Et nous soutient des dons de sa bonté,  
Souvenons-nous, ô fragile poussière,  
Que sur nos fronts Il imprima son sceau ;  
Chantons aussi sa céleste bannière,  
De notre enfance abritant le berceau :

REFRAIN

O Créateur, Tu nous donnas l'aurore  
Des feux brillants de ton sublime Esprit ;  
Dans notre exil, notre troupe l'adore ;  
Reçois les chants que l'amour nous prescrit.

*J. R. Legault*

## LE PETIT RUISSEAU ROUGE

C'est un nom bien vieux et qui vient de bien loin.  
Quand vous passerez par les riantes campagnes de  
Saint-Michel de Napierville, demandez aux cultiva-  
teurs de la " Petite Côte " ce que c'est que le " Petit  
Ruisseau Rouge. "

Et l'on vous dira que c'est un ruisseau comme tout  
autre qui prend sa source dans les terres de Saint-  
Michel et qui coule tout bonnement, sans faire de  
bruit, juste assez longtemps pour atteindre le fleuve  
Saint-Laurent.

Vous n'en saurez pas long, et ce ne sera pas inté-  
ressant. Et si vous voulez connaître d'où vient ce  
nom de " Petit Ruisseau Rouge, " on hochera la tête  
sans répondre parce que vous demanderez là une  
chose à laquelle personne n'a jamais songé.

Cependant, il vous reste encore une ressource :

Lorsque juin aura donné ses premières grandes cha-  
leurs et que les champs seront en leur bel état de vé-  
gétation, rendez-vous sur les rives du petit Ruisseau  
Rouge, à environ un mille plus bas que sa source, près  
d'un bouquet de noyers séculaires ; avisez le plus  
vieux de ces vieillards, celui dont le tronc incliné  
presque horizontalement semble vouloir barrer la  
route au ruisseau.

Assis sur ce tronc penché, vous y serez fort à l'aise :  
vous aurez un ombrage des plus frais, le ruisseau  
chantera tout bas en coulant sous vos pieds, les oi-  
seaux chanteront sur vos têtes, les brins d'herbe  
chanteront à vos côtés.

Alors, si vous êtes bien sage, si vous regardez bien  
couler le petit ruisseau, si vous écoutez bien la mu-  
sique des oiseaux et des brins d'herbe et si vous êtes  
un peu triste et rêveur, voici l'histoire que vous ra-  
contera peut-être une voix mystérieuse et tendre :

La douce Yimurka, la vierge brune de la forêt, s'est  
assise bien lasse sur le tapis moelleux, au pied d'un  
grand sapin. La brise du soir qu'on entend venir au  
loin à travers le feuillage, les derniers rayons de  
soleil qui s'éteignent lentement, l'onde du ruisseau  
qui murmure tout bas, tout cela est bien triste pour  
la vierge bien lasse.

C'est qu'elle a marché tout le jour sans repos, sans  
arrêt, c'est que la route était dure à travers le taillis,  
c'est que les feuilles des buissons ont essuyé bien des  
larmes sur les joues de la douce Yimurka.

La veille pourtant, la tribu avait festoyé sur les  
rives du grand fleuve, et le jeune Orontac, le guerrier  
aux pieds agiles, au regard fier, au bras puissant, avait  
caressé longtemps la brune chevelure de la douce  
Yimurka. Assis tous deux près de l'onde immense,  
ils avaient confiés leurs rêves et leurs amours aux flots  
qui passaient. Lui, l'avait appelée la lumière de ses  
jours, le génie de ses chasses, la vie de son wigwam.

Et puis, la Robe Noire était venue, le soir ; elle  
avait parlé de l'amour qui ne finit pas, de la prière à  
deux, de l'époux qui protège, de l'épouse qui aime.  
Le lendemain, elle étendrait ses mains sur la tête des  
deux enfants de la forêt, lesquels jureraient de s'aimer  
toujours. Et cela avait été bien beau et bien doux  
pour Yimurka, si beau et si doux qu'elle avait pleuré  
de bonheur.

Mais quand la nuit vint, le cri de guerre se fit  
entendre et les guerriers, Orontac à leur tête, s'élan-  
cèrent à la chasse de l'Iroquois qu'on avait découvert  
dans les bois.

Quand l'aurore parut, pas un n'était de retour ; et  
Yimurka, le cœur rempli de mortelles inquiétudes,  
s'était mise sur les traces des guerriers ; elle avait  
marché tout le jour guidée par les herbes froissées qui  
lui montraient la route suivie par ses frères et son  
fiancé.

Et c'est pourquoi, ce soir, la douce Yimurka, la  
vierge brune de la forêt, s'est assise bien lasse sur le  
tapis moelleux au pied d'un grand sapin.

\* \* \*

Longtemps, bien longtemps, elle suit du regard  
l'onde du ruisseau qui coule à ses côtés ; longtemps  
elle écoute la plainte du soir qui pleure dans les grands  
arbres.

Puis sa voix se mêlant au mystérieux concert de la  
nuit qui s'approche, la vierge fait entendre ces mots :

" Pourquoi sont-ils venus, les farouches guerriers  
à la hache sanglante ? Pourquoi m'ont-ils ravi mon  
amour et mon seul espoir ? Le vent qui passe vient de  
bien loin, et cependant il ne m'apporte pas les accents  
de mon bien-aimé. Reviens vers moi, reviens, Oron-  
tac, ô mon fiancé !

" Ils ont peut-être brisé cette tête si chère. Ce re-  
gard qui bravait l'ennemi, il est fermé pour toujours  
sans doute. Car le ciel est bien noir et la forêt bien  
sombre ; mais Orontac ne craint pas la nuit, il revien-  
drait vers sa tendre Yimurka qu'il aime et qui l'ap-  
pelle. Reviens, reviens, Orontac, ô mon fiancé !

" Pourquoi tarder ? Que ferais-je sans toi ? Le frère  
arbuste périt quand l'orage a brisé le hêtre qui le pro-  
tégeait, et le tendre oiseau qui vient du Midi ne pour-  
suit pas sa route quand le chasseur a tué son compa-  
gnon. Ainsi la pauvre enfant des bois ne verra plus  
les bords du grand fleuve si tu ne reviens pas, Oron-  
tac, ô mon fiancé !

" Mais j'entends, au milieu des murmures de la  
nuit, j'entends des bruits confus. On s'avance là-  
bas. Mon cœur tremble et j'ai peur. Orontac, es-tu  
là ? Reviens-tu vers moi, ô mon fiancé ? "

Yimurka ne s'était pas trompée ; une troupe nom-  
breuse s'avancait sous les arbres, et bientôt elle dé-  
boucha dans la clairière. Mais ce n'était pas des  
frères ; et à travers les vagues lueurs de la nuit, Yi-  
murka reconnut les plumets orgueilleux des guerriers  
iroquois. Paralysée par la crainte, la jeune fille, blot-  
tie derrière un buisson, regardait grossir ce groupe  
confus. La lune, quittant brusquement un nuage,  
jeta sa lumière blafarde sur ce tableau ; et Yimurka  
vit s'avancer un homme les bras liés, la figure meur-  
trie et ensanglantée. Sa démarche, cependant, était

toujours fière, et le regard, à travers le masque de  
sang couvrant les traits du prisonnier, brillait d'un  
éclat vif et pur.

Yimurka, tremblante d'angoisse, sentait son cœur  
battre à rompre sa poitrine : elle avait déjà vu ce re-  
gard... Mais les guerriers s'approchaient du prisonnier,  
le poussant vers un jeune arbre croissant sur les bords  
du ruisseau. En un clin d'œil le malheureux est lié  
à l'arbre ; un demi cercle se fait autour de lui : le  
supplice du vaincu va commencer. Mais soudain, le  
silence s'établit ; seule une voix mâle et pure s'élève  
en accords monotones et graves ; c'est la voix du  
prisonnier entonnant son chant de mort :

Mon bras fut la terreur du guerrier traître et lâche :  
J'ai noyé mes deux mains dans le sang iroquois ;  
J'ai frappé si souvent que j'ai brisé ma hache,  
Et mon arc toujours sûr a vidé mon carquois.

De l'ennemi vainqueur je brave la colère ;  
Et je vois sans trembler les apprêts du trépas ;  
Orontac est vaincu, mais il a l'âme fière ;  
Son cœur est toujours fort et ne faiblira pas.

Mais j'ai laissé là-bas, sur les bords du grand fleuve  
Une vierge timide, enfant de nos tribus.  
Elle m'attend en vain, et la tremblante veuve  
Pleurera le guerrier qui ne reviendra plus.

Yimurka, Yimurka, quand ton âme plaintive  
Jetant au vent du soir l'écho de ses douleurs,  
Ira porter son deuil sur la déserte rive,  
Qui viendra près de toi pour dessécher tes pleurs ?

Adieu, ma Yimurka, lumière de ma vie !  
Orontac va finir sa course sans effroi ;  
Il ne craint pas les coups de la rage ennemie,  
Et s'il pleure en mourant, Yimurka, c'est pour toi ! ..

La voix du guerrier se tut, et son regard se pro-  
mena avec tristesse et fierté sur le groupe de ses en-  
nemis.

Mais soudain les branches du buisson s'entr'ou-  
vrirent et laisser passer le corps d'une femme qui se  
précipita sur le prisonnier. Elle s'attacha à lui, es-  
suyant le sang qui couvrait sa figure et baisant avec  
passion le front du malheureux en murmurant des  
mots d'ineffable tendresse.

Puis tout-à-coup, elle saisit les liens du prisonnier,  
essaya de les briser, mettant ses mains en sang. Mais  
cent yeux cruels et avides de vengeance contemplaient  
ce spectacle ; le cercle se resserra comme un étau au-  
tour de l'arbre auquel était lié le prisonnier. Vingt  
haches se levèrent à la fois et s'abattirent avec un  
bruit lugubre et mat sur Orontac et sa compagne. Un  
coup mal dirigé trancha le lien qui retenait le mal-  
heureux à l'arbre, et Orontac et Yimurka, le crâne  
fendu, mais toujours enlacés l'un à l'autre, roulèrent  
sur l'herbe jusqu'au bord du ruisseau.

Les vainqueurs laissèrent là ces deux cadavres em-  
brassés dans la mort. Ils étaient bien avancés dans  
les terres ; ils se savaient découverts de leurs enne-  
mis, et le terrible guerrier pâle n'était pas loin. Avant  
le jour, ils repartirent pour leur pays.

Lorsque l'aurore parut, argentant la rosée des  
feuilles, une troupe d'hommes déboucha dans la clai-  
rière. C'était des colons français partis la veille sur  
les traces des Iroquois pour porter secours aux sau-  
vages Algonquins qui s'étaient le soir précédents lan-  
cés à la poursuite de l'ennemi commun.

Deux des hommes s'approchèrent du ruisseau et  
laissèrent échapper un cri de surprise : le mince filet  
d'eau qui coulait lentement avait une teinte rosée et  
ses légères ondulations tremblaient avec des reflets  
rougeâtres.

— Amis, venez voir, nous avons trouvé un ruisseau  
rouge !

Les compagnons s'approchèrent et constatèrent à  
leur tour la couleur bizarre du petit cours d'eau.

Mais quelques-uns s'étant éloignés de quelques pas  
découvrirent la cause de ce singulier phénomène : au  
milieu des herbes de la rive, deux corps enlacés l'un  
à l'autre gisaient tout ensanglantés ; de leurs plaies  
béantes coulaient encore quelques rares gouttes de  
sang. Une mare s'était formée près d'eux, laquelle  
obéissant peu à peu à la pente du terrain se déversait  
dans le petit ruisseau.

Les compagnons comprirent alors pourquoi cette  
eau était rouge.

Mais c'é  
qu'ils deva  
" Petit Ru

Voilà po  
Rouge " le  
dans les t  
bonnemen  
pour attei  
Amis, q  
noyer sécu  
l'histoire  
térieuse et

Montré

La vue  
l'Expositi  
cade post  
cette pho  
rapproch  
mons de l  
face d'eu  
Mobilier

Au mo  
menacées  
par suite  
gir lui-m  
Fédérati  
jourd'hu  
ver forcé  
toutes se  
sans iné  
palais de

Pour  
leurs pl  
ture du  
qui pren  
pantouff  
avec un  
Voilà  
soignem  
trouve  
tions !

Les d  
leur ent  
couloir  
l'autre,  
huisserie  
passe,  
mieux  
Enfin  
possibl  
mith.

Depr  
homme  
trois m  
eux et c  
moralit  
plus ou  
Il y  
généra  
rejoin  
deux m

Deu  
rentes  
ment  
mars,  
grosse  
Que  
retiré  
pour  
pliqu  
Qu  
surpr  
Fa  
Prési

Les compaguons comprirent alors pourquoi cette  
eau était rouge.